



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

LES Champs-Élysées sont devenus le rendez-vous de toutes les sociétés de Paris. Chacun a applaudi à l'heureuse pensée de transformer en une salle de concert cette vaste et superbe promenade, où l'on s'empresse chaque soir de porter le tribut de son admiration. Une enceinte immense est disposée de manière à ne pouvoir être franchie par la foule; des tentes y ont été construites pour rassurer en cas d'orage, et ne permettent pas à la plus légère inquiétude de troubler votre plaisir; tout enfin concourt à assurer la vogue de ces jolies fêtes champêtres, qui se prolongent tous les soirs jusqu'à onze heures. Rien n'est plus fait pour plaire, rien ne saurait plus charmer l'imagination que cette harmonie délicieuse qui se répand sous cette voûte de beaux arbres brillamment éclairés, et sous lesquels des milliers de femmes se promènent gracieusement, et légèrement vêtues, comme pour nous retracer la poétique fiction des Champs-Élysées de la

mythologie. Les toilettes que l'on voit dans ces réunions sont toutes extrêmement fraîches et recherchées. Beaucoup de peignoirs en organdi blanc, ou mousseline, soit unis, brodés ou à lignes mates et claires; les uns garnis en dentelle, les autres noués par des rubans. Nous en avons remarqué plusieurs en fine mousseline des Indes, garnis d'une valenciennaise haute de trois doigts et tuyautée. Les doubles pélerines, également bordées en valenciennaise tuyautée. On pouvait estimer que le peignoir, qui n'était du reste qu'un *négligé*, devait coûter au moins mille francs.

On voit dans ces réunions une si grande quantité de mantelets de blonde noire, qu'il semble que cette mode soit l'uniforme des femmes de Paris. Ils sont de diverses formes: les uns doublés en taffetas de couleur, les autres, simples, en dentelle unie ou travaillée; beaucoup de mantelets en taffetas noir, garnis de blonde. Ces derniers forment pélerine ronde par derrière, descendent très-bas sur les épaules, et ont de longs bouts qui se pro-

longent jusqu'à mi-jambe. Sur les devans on voit peu de ruches; on préfère, en général, une petite dentelle cousue à plat; autour du cou un collet plat rabattu en dentelle; un ruban passe dessous et se noue par-devant. On trouve les plus jolies formes de ce genre dans les magasins de M. Violard (rue Choiseul, n° 2).

— Les peignoirs sont plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été. On donne cette coupeaux étoffes même du plus grand prix. Les foulards et les mousselines de laine sont beaucoup employés pour cet usage. On en fait en mousseline de soie qui sont d'une fraîcheur charmante. Nous en citons un en mousseline de soie rose tendre, sur lequel était un dessin *fouilli* en feuilles de chêne vertes; cela formait un costume charmant. Le jupon de dessous était en gros de Naples blanc; la chemisette en point d'Angleterre; le chapeau, en paille de riz, orné d'un pavot rosé.

— Les grandes élégantes portent beaucoup de robes en pékin peint, malgré l'opposition qui semble exister entre cette étoffe et la saison. Ces robes ont à la vérité des dessins excessivement légers sur des fonds blancs, ou de nuances très-tendres. Des petits bouquets d'œillets bleus sur un fond tourterelle, faisaient une charmante robe; une autre, avec des branches de clochettes roses, jaunes et lilas, sur un fond blanc, était portée par une femme très-distinguée pour son bon goût.

— Les dessins les plus *comme il faut* sont toujours très-grands. Des bouquets assez séparés sur des fonds de fin jaconas, ou mousseline blanche, se préférèrent pour toilette de campagne. On voit néanmoins encore beaucoup de dessins à colonnes. Les magasins Sainte-Anne, qui font *loi* dans tout ce qui est mode et bon goût, offrent le plus parfait assemblage de tous ces articles. Les étrangers y affluent dans cet instant, bien persuadés qu'ils sont que, pour ne pas être accusé d'anathème, il faut, en revenant de Paris, rap-

porter des étoffes de chez M. Delisle, tout comme il est de rigueur, en revenant de Rome, de rapporter une mosaïque ou un chapelet bénis.

— De gracieux petits chapeaux se font en paille de riz, avec un fond en gros de Naples à coulisse; une passe en paille de riz doublée en rose; un fond rosé et une fleur rosée pour ornement, était une charmante fantaisie.

— Un autre chapeau du même genre, doublé en vert, avait un fond en gros de Naples vert; sur le côté, un bouquet de géranium, séparé au milieu par une attache en paille blanche.

— Sur les grosses pailles dites *paillasons*, on met souvent une seule grosse rose très-fine.

— Une autre disposition d'ornement pour ces mêmes chapeaux, consiste en trois bandes de gros de Naples bleu, formant trois cercles autour de la forme. Ils sont arrêtés sur le côté par un bouquet de bleuets séparé au milieu par une attache en paille; la doublure du chapeau est bleue.

— On voit des éventails dans tous les élégans salons. C'est un luxe que d'en avoir un charmant assortiment placé sur les consoles, les tables, etc.; on les offre aux personnes qui vous viennent voir, comme on offre les écrans en hiver. Les femmes ont une manière toute gracieuse de s'aérer avec ces éventails, qui sont vraiment précieux dans les grandes chaleurs. Les plus à la mode sont des éventails chinois, dont la fabrique se trouve chez M. J. Mauvages, rue des Vieilles-Audriettes, n° 8. Nous signalons ces magasins comme les seuls qui possèdent ce genre préféré à tous les autres dans ce moment.



MARGUERITE.

(SUITE.)

Soixante années après cette aventure si terrible, et en même tems si singulière, bien des choses s'étaient passées dans le village. Marguerite avait fermé les yeux de ses bienfaiteurs; presque tous ceux qui avaient dû se réjouir à sa noce, avaient quitté la terre; les enfans qui sautaient en accompagnant la mariée, étaient devenus des hommes mûrs; une nouvelle génération s'était élevée, et le souvenir de la disparition subite de Pierre n'existait plus que comme ces traditions qui, passant d'âge en âge, s'augmentent des réflexions, des rêveries que la superstition est capable d'inspirer à des cerveaux peu éclairés. On parlait du jeune mineur, dans la contrée, comme d'un être surnaturel; on l'accusait, pour le moins, d'avoir fait un pacte avec les mauvais esprits. Dans la froide saison, lorsque le vent chassait les frimas sur la terre, et faisait craquer les branches desséchées des ormes et des hêtres, ou bien lorsque s'engouffrant dans les cheminées, il ressemblait à un long et douloureux gémissement, les bonnes vieilles prétendaient que c'était Pierre qui venait demander des prières et un dernier asile. Elles reconnaissaient, disaient-elles, sa voix dans les clameurs de l'orage; lorsque la neige avait cessé de voiler le riant aspect des prairies, et que le soleil jaunissait les épis ou les pampres de la colline; dans les grandes chaleurs, lorsque une vapeur légère s'enflammait dans l'espace, elle prétendait que c'était une étoile qui filait, et annonçait les tourmens de l'ame de Pierre. Le cri de l'oiseau du soir, le bruissement du feuillage, le frémissement de la couleuvre sous l'herbe épaisse, les hurlemens éloignés des loups, tout

portait l'épouvante dans les cœurs des habitans, lorsqu'ils avaient à quitter leurs demeures.

L'homme à ces sinistres avis pressait sa bache avec vigueur, et l'agitait silencieusement, en ridant son front et en jetant autour de lui des regards inquiets; la mère ramenait ses enfans contre elle, comme si elle eût pensé que la main froide de Pierre pouvait planer au-dessus d'elle et menacer les innocens qu'elle conduisait. Pierre était partout! On lui adressait des prières, on brûlait en son honneur des cierges. L'imagination effrayée des habitans leur faisait regarder comme occupée sans cesse à leur nuire, l'ombre de celui qui pendant sa trop courte carrière n'avait pensé qu'à faire du bien à ses semblables.

Enfin, il arriva qu'après bien des travaux, qu'après avoir épuisé tous les filons de la mine, et exploré les routes qui avaient été indiquées d'abord, il fallut creuser de nouveaux souterrains. Le maître vint sur les lieux, et son arrivée fut le signal de nombreuses fêtes. Il était humain, aussi était-il adoré des mineurs; il les assembla, pour qu'ils eussent à se bien pénétrer des projets des savans arrivés avec lui. On leva des plans, on traça des lignes, on indiqua de nouvelles routes, et bientôt le bruit sourd du pic qui retentissait contre quelques blocs de granit, les coups de la pioche et le roulement des brouettes indiquèrent que les travaux étaient commencés.

Depuis quatre jours on était à la besogne; la société qui avait accompagné le maître était bien diminuée. Les jeunes dames avec les jeunes cavaliers qui étaient venus assister à la fête des mineurs, à l'ouverture des travaux, qui avaient dansé sous les berceaux de feuillages, étaient retournés à la ville; il ne restait plus que les amis dévoués et les savans. Ils calculaient sans cesse, car ils voulaient, tout en augmentant la fortune du maître, assurer l'existence des ouvriers.

Tout-à-coup un bruit inaccoutumé se

fait entendre : c'est un sourd murmure, semblable à l'annonce lointaine de l'orage. Il augmente... ce sont des cris, des voix lamentables. La terre tremble ! Le maître est bientôt à l'entrée de la mine. La cloche d'alarme sonne avec violence ; toutes les cordes sont en mouvement : il veut s'élançer dans l'un des paniers, pour voler au secours des malheureux dont il croit la mort inévitable ; tous sont remontés. Des mineurs s'en échappent ; ils sont pâles, tremblans ; la sueur coule sur le visage de quelques-uns. « Qu'y a-t-il ? s'écrie le maître, aussi pâle, aussi tremblant que ces spectres animés. — Un homme !... — L'enfer !... — La mort !... — Un miracle !... — Une apparition !... » Telles sont les paroles qui s'échappent de ces bouches que la frayeur rend froides et fait contracter d'une affreuse manière.

Bientôt, cependant, le maître a pu rassembler quelques mots, former une phrase intelligible de toutes ces exclamations dictées par l'épouvante.

En cherchant à ouvrir une communication entre la nouvelle mine et les anciennes, les ouvriers avaient découvert une couche moins dure que les précédentes. La pierre, la terre n'en formaient pas seules la masse épaissie, et les matières étrangères qui s'y rencontraient en grande abondance, semblaient prouver que, dans des tems bien antérieurs, un immense éboulement avait eu lieu à l'improviste dans cet endroit. L'ouvrage n'était pas pénible : d'un seul coup de son pic, un mineur abattait de larges morceaux. Tout-à-coup, une portion plus considérable se trouvant sans appui, glisse d'elle-même, des gaz légers s'en échappent, s'enflamment, et que deviennent les travailleurs, lorsqu'à la lueur de cette clarté imprévue, ils voient, sur ce lit de nouvelle structure, descendre un jeune homme qui semble endormi. Son front est serein, ses joues fraîches, vermeilles même ; mais sa bouche, mais ses yeux sont immobiles ; au lieu de s'approcher, de chercher à reconnaître

ses traits, à le secourir, car, peut-être, il a besoin de secours ; c'est à qui, et parmi les porions et parmi les mineurs, fuira avec plus de précipitation cette apparition inattendue. La peur dans le court trajet qu'ils ont à faire pour rejoindre leurs camarades, a déjà chargé leur récit. Ce n'est plus un homme, c'est un esprit infernal qui vient de se montrer à eux, au milieu des éclairs et du tonnerre ; c'est cette divinité mystérieuse qui séjourne dans les mines, et vient souvent troubler les travaux ; sa forme est colossale, il l'ont vu s'agiter, se lever, étendre un bras redoutable ; il doit se promener dans les souterrains, menaçant d'incendier les soutiens des nouvelles voûtes, de tout détruire, de tout ensevelir...

Le maître a écouté avec soin ces récits exagérés ; sa figure est devenue calme ; il a jeté un coup-d'œil autour de lui. Tous les mineurs sont sortis de la mine ; tous ont les yeux fixés sur lui ; tous avec des marques d'effroi, semblent attendre qu'il se décide, qu'il fasse un mouvement pour agir. « A la mine, » s'écria-t-il après avoir dit, à voix basse, quelques paroles aux amis, aux savans qui l'entouraient, et il s'élance.

Bientôt on peut savoir la vérité ; le grand jour éclaire cette scène extraordinaire... On a porté sur le gazon qui environne l'entrée du puits, le corps froid et humide d'un jeune homme. Ses vêtements indiquent un autre tems, d'autres modes... ils sont assez recherchés, et même on pourrait croire qu'ils ont été mis pour un jour de fête. Un coffre était enseveli près de lui, on l'a ouvert ; il contient des bijoux, une croix d'or, une chaîne, un médaillon sur lequel est gravé un chiffre, mais le tems a noirci ces gages que l'amour destinait peut-être à quelque maîtresse adorée.

Tout le village était accouru ; et pendant que les savans examinaient, que les autorités se perdaient en conjectures, chaque habitant cherchait dans ses sou-

venirs, quelques moyens d'arriver à la vérité, mais c'était en vain.

« Marguerite ! » s'écria une jeune femme, et d'une voix qui indiquait l'étonnement, à la vue d'une bonne vieille, qui s'avavançait péniblement vers le cercle qui attendait avec anxiété l'explication du mystère. « Place à Marguerite ! » dirent plusieurs jeunes gens, et la bonne vieille ne fut pas loin du groupe où les autorités et le maître étaient réunis... Elle ne faisait aucune attention à cette foule qui se trouvait autour d'elle, et même à peine avait-elle remercié ceux qui lui avaient ouvert un passage; son visage, ordinairement pâle, avait repris un éclat extraordinaire; ses yeux étaient brillants, et on voyait qu'il se passait en elle quelque chose d'inaccoutumé.

Mais soudain elle a écarté d'un mouvement violent et convulsif le maître qui était devant elle... Elle s'est baissée... et la voilà à genoux près du cadavre. Elle n'a pas hésité... « Pierre ! » s'écrie-t-elle, et ses mains affaiblies, amaigries par l'âge, les chagrins, parcourent les traits du mort. Elle écarte sa chevelure mouillée, elle dépose un baiser sur ce front, qui, soixante années, fut enseveli dans les entrailles de la terre, et qui ne dut qu'à cette sépulture anticipée, cette apparence de la jeunesse sur un corps que l'âge devait courber et rider.

« C'est Pierre ! répéta-t-elle ; c'est l'ami de mon enfance ! c'est mon fiancé ! » et des larmes, qui semblent tour-à-tour provoquées par la joie, par la douleur, inondent ses joues flétries... « Je t'attendais... Ah ! je ne devais pas mourir sans t'avoir vu, sans t'avoir embrassé une dernière fois !... »

On veut l'entraîner, l'arracher à l'horrible spectacle dont elle se repaît avec une joie qui épuise ses forces, qui la tue ; mais c'est en vain, elle s'attache au corps de Pierre ; elle l'étreint de ses faibles bras, elle veut mourir sur ce cœur qu'elle ne peut plus ranimer, et qui ne battait que pour elle.

Alors s'expliquèrent tant de mystères. Pauvre Pierre ! Il avait voulu surprendre sa fiancée, et sans doute il avait caché les présens qu'il lui destinait non loin du lieu accoutumé de son travail... Comme sa courte agonie dut être horrible ! quel affreux supplice !... sa pensée le reportait au milieu des jeux qui se célébraient près de lui, à côté de sa fiancée inquiète, de son père, de sa mère... et il ne devait plus les revoir... et son dernier gémissément ne pouvait être entendu, et il étouffait, plein de force et de vie, sous le poids d'une montagne entière...

Marguerite l'avait bien dit : « Pierre, j'attendrai ton retour ! » car elle ne survécut pas aux violentes émotions qu'elle venait d'éprouver ; elle s'éteignit en murmurant le nom de Pierre... Mais, sans doute, en formant son vœu, elle n'espérait pas pour couche nuptiale le froid plancher d'un cercueil... et elle ne pensait pas que la main glacée de son amant ne se placerait dans la sienne que lorsqu'elle-même aurait cessé de vivre !

CH. D'ARGÈ.

LE BOIS DE BOULOGNE.

Le combat fini, ils se donnèrent la main, et devinrent les meilleurs amis du monde.

Voyez-vous la coquette avec son frais sourire,
Son regard qui répond à tout ce qu'il inspire,
Sa grâce qui mettrait le monde à ses genoux,
Sa taille de sylphide enfin ; — la voyez-vous
Près de ces jeunes gens amis... amis la veille,
Mais où la jalousie en ce moment s'éveille,
Partager entre eux deux avec humanité
Ses doux trésors de grâce et d'amabilité ?
A l'un dire le monde et ses mille folies,
Des histoires du jour conter les plus jolies ;
A l'autre des beaux-arts parler avec ardeur,
D'éclats passionnés faire battre son cœur,
Laisser jusque vers lui voltiger son écharpe,
Le caresser des sons les plus doux de sa harpe,
Puis, quand meurt dans les airs l'accord mélodieux,
Revenir se placer sur le divan soyeux,
Débouclant ses cheveux avec sa main légère,
Comme si leurs contours vraiment n'importaient guère !

Coquette ! jeune oiseau si content d'éprouver
D'arbre en arbre jusqu'où son vol peut s'élever ;
Nef sans voile livrée à l'onde fugitive,
Qui se laisse entraîner de l'une à l'autre rive ;
Roseau souple et léger qui suit le vent du cœur...
Eh bien ! il faut peut-être excuser son erreur,
D'une essence d'amour Dieu la forma : pour plaire,
Pour plaire et pour aimer il l'envoya sur terre ;
Elle aime par nature et ne sait pas encore
Qui peut de tout son cœur mériter le trésor.
Alphonse, des héros du monde est le modèle :
On le nomme, on l'admire, et l'heureuse mortelle
Qu'il lui plaît de choisir, brille de son amour,
Comme elle brille l'onde où jodent les feux du jour ;
Edmond a l'air si noble, on voit sur sa figure
Les révélations d'une belle nature ;
On voit que, dans ce monde il vit sur les hauteurs
Où des vertus, des arts, des talens enchanteurs
Les verdoyans rameaux l'un dans l'autre s'engagent,
Et couvrent de parfums le mortel qu'ils ombragent.

Voilà pourquoi, mon Dieu ! dans de pareils moments
Juliette balance entre ces deux amans.

Mais ce n'est pas ainsi que ces messieurs l'entendent,
Quand de l'hôtel fatal lentement ils descendent,
Qu'ils marchent réunis par un même chemin,
Séparés par la haine au noir rideau d'airain,
Et qu'ils s'en vont ainsi regagner leur demeure,
Où si gaiement hier ils rentraient à cette heure.
Tout ce que l'amitié trahie a de regrets,
Ce que l'incertitude a de serpens secrets,
Ce qu'à certains moments de notre triste vie,
Laisse de froid au cœur l'espérance ravie,
Ce qu'un orage affreux peut lancer de lueurs,
Ce que la jalousie a de froides sueurs,
Vient fondre dans leur sein.

Puis au bas de la rampe,

Tandis que dans leurs doigts tremble la pâle lampe,
A demain, disent-ils, et leur regard d'accord
Se donne dans ce mot un rendez-vous de mort.

La nuit, plus de ces doux rêves de l'insomnie,
Gracieux habitués de l'alcove brunie ;
Rêves de vrai bonheur, de désir couronné,
Rêves charmans qu'au jour il ne fut pas donné
De connaître jamais, et dont la rêverie,
La nuit, la solitude ont seules le secret.
Mais des rêves pesans, des larmes de regret.
Des desirs de vengeance où tout désir se noie,
Où l'ame est au supplice en son affreuse joie !

Le jour suivant, à peine à l'horizon lointain
Montent en cercles d'or les rayons du matin,
Quand au bois de Boulogne, humide de rosée,
Levant tout radieux sa tête reposée
Du sommeil de la nuit, et chantant au soleil
Avec ses mille voix la chanson du réveil,
On voit déjà venir, dans une des allées
Couverte de ramure et de fleurs étoilées,
Que les froids promeneurs envahissent le moins,
Deux jeunes gens armés suivis de leurs témoins.

Théâtre où maintenant un drame affreux commence,
Cette allée, ô mon Dieu ! est toute de silence
Et de recueillement. Puis on entend au fond
Partir deux coups de feu, suivis d'un cri profond ;

Une sombre vapeur monte dans la feuillée ;
Du sang tombe et rougit la terre dépouillée ;
Déjà planent ici les ailes de la mort...

Mais c'est un vain effroi ; mais non, la main du sort
N'a pas marqué d'horreur le jour qui vient d'éclorre,
Non, il ne voudrait pas anéantir encore
Cette jeune existence ; elle que l'avenir
Compte parmi les fleurs qui doivent l'embellir ;
Que déjà les amours, la tendre poésie,
La gloire à son lever inondent d'ambrosie ;
Que l'amitié surtout se plaît à protéger
Comme un buisson autour de son jeune verger.

Quelques instans après, dans un café champêtre,
Dans un frais pavillon qu'on voit d'abord paraître
A l'entrée où le bois s'ouvre en corridor vert,
Deux jeunes gens autour d'un élégant couvert,
Garni pour le matin de tous les mets qu'il aime,
De moka parfumé dans sa jatte de crème,
De truffes, de pâtés, de saumon, de homar,
De corbeilles de fruits, de flacons de nectar,
De ce bon déjeuner effeuillent la couronne

Eh voyez ! l'amitié la plus tendre environne
Cet Edmond qui, malgré son souris renaissant,
A le bras en écharpe et le front languissant.

Comme des papillons jouant dans la vallée,
Les mots brillans, heureux, volent dans l'assemblée.
Buvez, jeunes amis, versez-vous à plaisir ;
Le champagne est si bon quand on a cru mourir !

Quand on a cru mourir, la tendresse est si douce :
En revenant parmi les verts sentiers de mousse,
Jamais l'air du matin, qui du ciel souffle exprès
Pour chasser les brouillards et les soucis épais,
Ne versa tant de baume à leur ame ravie ;
Il leur semble qu'ici, recommençant la vie,
Pour la première fois ils voient le jour s'ouvrir :
Le soleil est si beau quand on a cru mourir !

En arrivant, tous deux rencontrent Juliette,
Qui, plus jolie encor dans sa blanche toilette,
Passe le boulevard en se rendant au bain :
Ils se prennent à rire, et se serrent la main.

Et moi, des deux amis, j'appris la matinée
Si triste à son lever, si douce terminée ;
Et tandis qu'on parlait d'eux, et de ce bonheur
Qui vient si pur après les tempêtes du cœur ;
Tandis qu'on s'étonnait que le duel sauvage
Pût résister encor à l'esprit de notre âge !
Lui, cruel que nos pleurs ont tant de fois proscrit !
Soudain cette pensée à mon ame s'offrit :
Peut-être de la mort il faut l'approche austère,
Où paraissent si vains les objets de la terre,
Pour faire évanouir la haine dans un sein :
Et la haine y répand tant d'horrible venin,
Qu'on veut fuir à tout prix les tourmens qu'elle donne ;
Sur le champ de combat l'on meurt ou l'on pardonne !

Mlle Clémence ROBERT.

(Extrait du *Gymnase Littéraire*.)

L'ENFANT

AUX CHEVEUX BLONDS.

Why so soon!...
Pourquoi si tôt!...

Vous l'avez vu cet enfant dont les cheveux blonds et soyeux s'agitaient tout le jour sous les élans d'une folle gaité. — Vous l'avez vu lorsque mutin et volage, il frappait la terre de ses pieds tout petits, et pour échapper à une voix grondeuse, s'enfuyait derrière un buisson de fleurs, et laissait apparaître son regard d'ange entre deux bouquets de roses, et son front lisse et pur, couronné d'une auréole embaumée.

Vous l'avez vu aux premiers rayons du matin, écartant les rideaux de mousseline qui voilaient son berceau. et lorsque se jouant dans leurs plis onduleux, il avançait sa jolie tête, comme à travers un blanc nuage, souriait au ciel, et appelait sa mère.

Vous l'avez vu le soir, moins bruyant et les yeux mi-voilés, disputant au sommeil les derniers ébats du plaisir, se réfugier sur les genoux de sa mère, entourer son cou de ses bras potelés, appuyer sa tête sur son sein, balbutier son nom, la regarder et s'endormir.

Hélas! vous tous qui l'avez vu si joli, si gracieux et folâtre; vous, qui, attirés par son doux souvenir, cherchez peut-être à revoir encore l'enfant aux cheveux blonds, ne retournez pas dans l'allée où il courait sur le sable, ni près de son berceau où il dormait en suçant son petit doigt rosé; ni devant sa jeune mère, qui tant de fois le couvrait de baisers, et s'élevait de ses sourires d'amour.

Depuis plusieurs jours, nul pied léger n'a effleuré le sable de l'allée, la place du berceau est restée vide et silencieuse; les lèvres de la mère n'ont laissé tomber

ni baisers, ni sourire, et sur ses genoux il n'est pas d'enfant qui repose.

Mais, si vous voulez en ressaisir la trace, suivez ces chemins tortueux, bordés de fleurs, de cyprès et de tombes, parcourez cette enceinte solennelle, donnée par ceux qui sont, à ceux qui ne sont plus. Ne frémissiez ni au nom de cimetière, ni aux bruissements lugubres, ni aux visions sépulcrales qui frapperont votre imagination. Arrêtez-vous, contemplez et pleurez.

Arrêtez-vous devant cette jeune et fraîche tombe, bordée de rosiers, dont les boutons affaiblis sur leurs tiges, semblent n'oser s'ouvrir, comme si, trop fidèles emblèmes, eux aussi ne devaient pas finir leur destinée; ils ombragent une pierre funéraire sur laquelle est placé un berceau rempli des jouets qui firent les dernières joies de l'enfant qui n'est plus. Ingénieux et cruel raffinement d'une douleur maternelle qui, dédaignant le faste du marbre et l'éclat des trésors dont on pare la mort, ne trouve pas de plus touchante offrande que ce qu'aima son fils! Ah! que d'affreuses tristesses dans les débris de ce petit tambour, ces quilles éparses, ce cerceau encore légèrement froissé, et ce mouton tout blanc dont les ressorts étaient si fraîchement rompus! Arrêtez-vous, et pleurez tous devant ces gais vestiges: ils sont le désespoir d'une mère; il sont le dernier souvenir de l'enfant aux cheveux blonds.

M^{me} Coralie THIÉRY.
(Extrait du *Journal des Femmes*.)

Les libraires A. Guyot et Urb. Canel publient toujours avec un égal succès leur Livre des Femmes. Les dames auteurs des *Heures du Soir* méritent le prix d'exactitude, car elles ne laissent point languir leurs éditeurs. Nous annonçons aujourd'hui le quatrième volume de cet ouvrage intéressant; il contient, entre autres articles, une nouvelle fort remarquable de M^{me} Aimée Harelle, des articles de M^{mes} Prignault et de Savignac enfin une nouvelle posthume d'une femme que la littérature regrette presque autant que ses amis, M^{me} de Montolieu.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.

Chez Hippolyte Souverain, Éditeur.

Ce recueil, que nous avons déjà annoncé, mérite tout le succès qu'il a obtenu. Parmi toutes les nouvelles qui s'y trouvent, une des plus jolies est sans contredit le *Caprice d'un Mari*, dont la première idée appartient au *Petit Courrier*

des Dames, qui la publia, il y a trois ans. Cet article, qui produisit alors une grande impression, devait donner fond à des récits plus étendus. Celui qui se trouve dans *Entre Onze heures et Minuit* est très-intéressant, et a mérité les honneurs de la vignette que nous reproduisons ici, et où l'on peut juger le caprice bizarre d'un mari qui s'amuse à faire mourir sa femme en lui chatouillant les pieds.



A ce Numéro est jointe la planche 986.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
 Chapeau en mousseline garni d'un Voile de Bruxelles. Robe en foulard. Mantelet
 en taffetas doublé des M^{mes} de M^{lle} Normand rue de la Paix N^o 26. Mantelet en
 mousseline bordée et doublée du M^{me} de M^{me} Beaumont rue neuve Vivienne

qu
 pa
 la
 ta
 no
 ci
 qu
 lé
 el
 se
 da
 te
 fa
 or
 fu
 or
 le
 b
 d
 ra
 p
 c